



UN

MONSIEUR QU'ON N'ATTENDAIT PAS

SCÈNE COMIQUE EN VERS

PAR M. ALEXANDRE DUFAÏ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-ITALIEN, LE 15 FÉVRIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

UN GAMIN DE PARIS..... M^{lle} SAINTE-HILAIRE.
LE RÉGISSEUR..... M. MERCIER.

LE RÉGISSEUR, dans la coulisse.
Vous ne passerez pas.

LE GAMIN.
Ah ! nous allons voir ça,
Mon cher. Une, deux, trois.

(S'élançant sur la scène.)
A la fin m'y voilà.

LE RÉGISSEUR, arrivant sur ses pas.
Sortez, drôle, sortez.

LE GAMIN.
Qu'ai-je entendu, mon maître ?
Drôle ! Il faut donc qu'ici je me fasse connaître,
Pour ne pas exposer plus longtemps au mépris
L'antique et noble corps des gamins de Paris.

LE RÉGISSEUR.
Certes, le titre est bon pour s'en faire une égide !

LE GAMIN.
Quoil tu ne te rends pas, ô régisseur stupide ?
Faudra-t-il t'expliquer...

LE RÉGISSEUR.
En voilà beaucoup trop.
Sortez, où je vous fais...

LE GAMIN.

Allons, pas de gros mot,
Et respect au public, qui pourrait nous entendre.

LE RÉGISSEUR.
Si vous le respectez, pourquoi donc cet esclandre ?

LE GAMIN.
Est-ce ma faute, à moi, qui tout discrètement
Venais le régaler d'un mot de compliment ?

LE RÉGISSEUR, d'un ton goguenard.
Monsieur veut ajouter aux plaisirs de la fête ?

LE GAMIN.
Pourquoi pas ? En est-il sans nous qui soit parfaite ?
La vôtre est bien, d'ailleurs : comédie, opéra,
Avec tous les témoins et les prima donna.
Ah ! j'arrive trop tard !

(Regardant autour de lui.)

Mon Dieu, les belles choses !
Que de jolis décors, de pompons et de roses !
De près comme de loin, le tout en est charmant.
(Au Régisseur, qui s'approche pour l'empêcher d'y toucher.)
Ah ! je ne touche à rien ; car, sans savoir comment,
Quand je touche, je casse, et ce serait dommage.

LE RÉGISSEUR, un peu radouci.

Allons, jeune homme, allons, à la fin soyez sage,
Retirez-vous sans bruit.

LE GAMIN.

Régisseur, mon ami,
Je n'ai qu'un petit mot à dire, et j'ai fini.

LE RÉGISSEUR.

Si le public permet...

LE GAMIN.

Parbleu! puisqu'il écoute!

Au surplus, pour calmer les esprits en déroute,
Je vais l'interroger of—fi—ci—el—le—ment.
D'abord les trois saluts...

(Après avoir fait les trois saluts avec un sérieux affecté, se tournant vers le Régisseur.)
Qu'en dis-tu? Maintenant,
Je m'en vais, si je puis, imiter ton ramage.

(S'adressant au public.)

Mesdames et messieurs, agréez mon hommage,
Et daignez, s'il vous plaît, m'octroyer la faveur
De vous dire deux mots... en tout bien, tout honneur.

(Une pause.)

Vous ne répondez pas, et je vous vois sourire.
Qui ne dit mot consent. Ainsi je puis vous lire
Ce que j'ai couché là sur un petit papier.

(Il ôte sa casquette et la retourne de tous les côtés.)

Ah! diable!

(Il se fouille.) Sapristi!... de peur de l'oublier,
Je l'avais mis pourtant au fond de ma casquette.
Va donc, puisqu'il le faut, à la bonne franquette.
Tout le monde aujourd'hui pérorer mal ou bien,
Et si, par-ci, par là, quelque mot peu chrétien,
Quelque sottise échappe à ma langue troublée,
Vous vous croirez au club ou bien à l'Assemblée.
Puis, on m'a dit souvent que, sans être orateur,
On parle toujours bien quand on parle du cœur.
Et de ce côté-là, je ne cède à personne.
J'enfoncè Cicéron, et j'égalè Cambronne.
Surtout quand on m'oblige, on peut compter sur moi.
Je suis votre obligé, mesdames; c'est pourquoi
J'ai voulu, devant tous célébrant vos louanges,
Vous dire à votre nez... que vous êtes des anges.
A vos crèches ma sœur doit repos et santé,
Et je leur dois la vie avec la liberté.
Hélas! je languissais dans un triste esclavage,
Cloué près du berceau d'un enfant en sevrage.
Car mon père et ma mère étant forcés tous deux
D'aller, chaque matin, loin, bien loin de chez eux,
Gagner le pain du jour qui nourrit la famille,
Il me fallait garder notre petite fille,
Qui du matin au soir geignait, se lamentait.
Moi, je l'aime, Dieu sait! — Mais cela m'embêtait.
L'homme auprès d'un berceau n'est plus qu'un corps sans âme.
Il y faut les doux soins et la main d'une femme;
Seule, elle peut parer à tous les accidents.
Je le sais, — nous l'avons appris à nos dépens.
Tour à tour bousculant le lit ou la marmite,
Dans ces moments de crise où la pauvre petite
Demandait à manger, à boire, et cætera,
Je chauffais trop ceci, je plaçais mal cela.
Dieu sait quel mauvais sang nous avons fait ensemble!
Elle en dépérissait, la pauvre enfant! Je tremble
Lorsque j'y songe encor. Mais grâce à vos bienfaits,
Dans vos petits *dodos* toujours blancs, toujours frais,
Près de femmes que semble animer votre zèle,
Elle fleurit déjà d'une santé nouvelle.
De l'élever ma mère a recouvré l'espoir,
Et quand sur ses genoux il la berce le soir,
Mon père, en la voyant et fraîche et rondelette,
S'applaudit d'avoir fait si gentille fillette.
Pour moi, depuis ce jour, homme et libre à la fin,
Je règne au boulevard, et mon pied de gamin
Foule orgueilleusement l'asphalte ou le bitume.
Je bois comme un grognard, comme un dandy je fume,

Et je joue au bouchon... Ah! si vous me voyiez!
Ils sont là tout autour, les deux genoux ployés,
Cherchant par où je vais démonter le bancroche.
Peste! le tour est fait, je ramasse et j'empoche;
En voilà pour payer ma place au paradis.
Mais on n'est pas parfait. Le gamin de Paris
Aime trop, j'en conviens, le bruit et le tapage,
Et veut, bon gré, mal gré, déployer son courage,
Depuis que les bourgeois, qui ne sont pas des sots,
Nous ont, dans leurs chansons, érigés en héros.
Hélas! je ne fus pas le plus lent à me battre
Dans la terrible nuit de février vingt-quatre.
Ça ne m'a pas valu le plus petit denier;
Mais un de nos voisins, qui demeure au premier,
Oiseau qui, le vingt-quatre, avait gardé la cage,
A, dès le lendemain, endossé mon courage.
Et, grâce aux coups de feu que j'essuyai pour lui,
Avingt-cinq francs par jour il gouverne aujourd'hui.
Parbleu! j'en suis fort aise, et j'admire sa chance.
Pour moi, content d'avoir déployé ma vaillance,
Lorsque tout fut bâclé, sans honte et sans chagrin,
Seul, de mon atelier j'ai repris le chemin.
Car on ne peut toujours faire des barricades,
Ni jouer au bouchon, ou suivre des parades.
Il faut prendre un état, vivre en homme d'honneur.
Depuis tantôt deux ans, chez un maître imprimeur,
Je porte tour à tour l'épreuve et la copie.
Là, sans rien demander à ma pauvre patrie,
Je gagne mes vingt sous et ne me plains de rien.
En ce moment surtout... car le métier va bien.
Tous les jours il paraît quelques feuilles nouvelles;
Je les lis quelquefois... et j'en apprend de belles:
L'un qui prêche, dit-il, l'Évangile nouveau,
Refait l'homme et le monde au gré de son cerveau,
Et veut que, sur parole, embrassant son système,
Nous l'admirions autant qu'il s'admire lui-même.
L'autre, non moins sensé, demande en bon chrétien
Que tout possesseur mette en commun tout son bien,
Et fait savoir à tous, sur une énorme affiche,
Que par cet excellent moyen
Tout le monde deviendra riche
Lorsque chacun n'aura plus rien.
A ce système-là volontiers je me range,
Et d'avance bravant les risques de l'échange,
Je suis de tous mes biens prêt à me dépouiller.
Oui, pourvu qu'on me laisse en mon particulier,
Ma blouse, mes six sous, ma toupie et ma veste;
Enfin tout ce que j'ai... je donne tout le reste.
L'*antinomie* encor me semble avoir du bon;
C'est l'art de raisonner sans avoir de raison.
Mais j'aime peu lui voir donner mainte gourmède
A cette chère enfant qu'on nomme la *triade*,
Qui seule a le talent de compter sur ses doigts
Qu'un avec un fait deux, que deux et un font trois.
Trois! chiffre tout-puissant! nombre plein de mystère!
Quand tout ira par trois, tout ira bien sur terre,
Les ménages surtout et le gouvernement.
Mais pardon! je m'égare et bavarde vraiment;
Car je ne sais pas l'art de diriger ma langue,
Et vous troussè un bouchon bien mieux qu'une harangue.
Puis, vous me semblez tous si doux, si bienveillants;
Je ne calcule pas avec les bons enfants,
Et je me laisse aller à vous conter ma vie,
Comme si j'avais droit à votre sympathie.
Ne m'en punissez pas; quand j'arrive au bouquet,
N'allez pas brusquement me donner mon paquet;
Regardez-nous plutôt d'un regard favorable.
Je dis *nous*, car il est un autre pauvre diable
Qui doit avec moi perdre ou gagner son procès.
Laissez-nous partager les plaisirs d'un succès.
Et si jamais je suis chef de la République,
Je vous donne un *gratis* à l'Ambigu-Comique.

FIN.